



ELSEVIER



www.elsevier.com/locate/natsci

REGARD

## Enquête pastorale et enquête ethnographique : une question de symétrie

Conversation avec Philippe Daget

## Pastorel survey and ethnographic survey: a question of symmetry

Conversation with Philippe Daget

Philippe Daget <sup>a</sup>, Elsa Faugère <sup>b,\*</sup>

<sup>a</sup> *Pastoraliste, Cirad-EMVT Campus international de Baillarguet TA 30, 34398 Montpellier cedex 5, France*

<sup>b</sup> *Anthropologue, Fondation universitaire luxembourgeoise SEED (sociologie économie de l'environnement et du développement) Belgique*

À l'origine de cet entretien avec P. Daget on trouve la curiosité d'une ethnologue à la recherche d'une éventuelle convergence entre l'objectif du pastoraliste – comprendre le fonctionnement du « système pâturage » en y englobant les humains (l'éleveur et sa famille) et les « non humains » (le pré et le bétail) – et une certaine anthropologie des sciences et des techniques qui tend à renouveler les sciences sociales par la prise en compte des « non humains » dans l'analyse sociologique. Une ethnologue qui s'intéresserait aux pratiques des éleveurs et chercherait à appliquer ce que Bruno Latour appelle une « anthropologie symétrique » serait-elle alors amenée à travailler comme le pastoraliste décrit ici par Philippe Daget ? L'agronome et l'ethnologue ne devraient-ils pas travailler ensemble ? - La Rédaction

**E. Faugère.** - Selon vous, l'objectif du pastoraliste est de comprendre le fonctionnement du système pâturage qui comporte le pré, le bétail et l'éleveur. Et vous insistez sur l'importance d'une enquête chez les éleveurs. Pouvez-vous expliciter et développer ce point ?

**P. Daget.** - Il y a beaucoup d'études pastorales qui ont été faites sans aller chez l'éleveur. C'est une catastrophe. On ne comprend pas les problèmes qui se posent à l'éleveur sans en avoir parlé avec lui. Certains pastoralistes, qui ont travaillé de

cette manière, ont redécouvert récemment qu'il fallait aller chez les gens étudier la façon dont ils agissent sur leur bétail et sur leurs prés. Ils appellent ça « l'étude des pratiques ». Si l'étude des pratiques est prônée depuis peu de temps<sup>1</sup>, elle correspond en fait à une méthode très ancienne. Quand j'ai commencé mes études dans les années 50, il y avait des manuels qui recommandaient déjà ce genre d'approche. Et des auteurs très anciens insistaient déjà sur le fait qu'il faut aller chez les gens si on veut les comprendre. La difficulté est

\* Auteur correspondant. E. Faugère, anthropologue à l'unité d'écodéveloppement, Site Agroparc, 84914 Avignon cedex 9.  
Adresse e-mail : faugere@avignon-inra.fr (E. Faugère).

<sup>1</sup> Landais, E., Deffontaines, J.P., 1989. Les pratiques des agriculteurs. Point de vue sur un courant nouveau de la recherche agronomique. *Études rurales*, 109, 125-158.

là : comprendre les gens. Comment faut-il procéder quand on veut comprendre les éleveurs et les faire parler de choses importantes pour nous pastoralistes ? Les éleveurs n'en parlent pas d'entrée de jeu parce qu'ils vous prennent d'abord pour un inspecteur des impôts, un journaliste ou un touriste. Le pastoraliste doit donc se démarquer de ces catégories en parlant le même langage que les éleveurs, en respectant leur rythme de travail et de vie, en évitant de s'habiller en « costume-cravate » et en n'hésitant pas à manger et à boire la même chose qu'eux ! Il faut prendre son temps et parler à leur rythme. Et ce sont des choses que l'agronome moyen ne sait pas faire. Il faut vraiment qu'un Peul comprenne que vous savez ce qu'est qu'une vache sinon il ne vous prendra pas au sérieux et il ne vous dira rien d'intéressant.

Deux éleveurs de la même région, avec le même sol, le même climat, la même humidité, peuvent agir sur leur végétation permanente de façon tout à fait différente parce qu'ils ont des problématiques différentes dont les raisons peuvent être purement personnelles. L'un a un fils et l'autre non. Si son fils reprend la propriété, l'éleveur va envisager des améliorations et faire des investissements. S'il n'a pas de fils, à quoi bon investir ? Mais on peut avoir un fils qui ne veut pas reprendre l'élevage. Ce n'est donc pas suffisant de savoir que l'éleveur a un fils. Il faut aussi connaître la profession et les projets de ce fils. De plus, la réaction d'un éleveur et la façon dont il agit sur ses prés diffère si son fils a 8 ans ou 18 ans. Il ne faut donc pas se contenter de lire l'étiquette des sacs d'engrais mais il faut connaître la composition de la famille de l'éleveur et l'âge de ses enfants. Pour obtenir ce genre d'informations, il faut être suffisamment en confiance sinon il ne vous répondra pas. Tout le secret est de savoir accrocher la confiance de l'homme ou de la femme qui est en face de vous. Mais il faut également connaître les coutumes et les conditions d'établissement des jeunes. Par exemple, en Afrique, un jeune qui se marie fonde son troupeau en même temps que sa famille. Son père lui donne alors des vaches. Et comme il doit en garder suffisamment pour lui, pendant quelques années, le troupeau paternel sera surdimensionné, surtout s'il a plusieurs fils.

**E. Faugère.** - Ce que vous venez de dire ressemble à la manière dont un ethnologue se positionne sur son terrain d'enquête. Il établit aussi des relations de confiance avec ses interlocuteurs en prenant le temps de vivre avec eux et il leur montre également qu'il sait un certain nombre de choses afin d'éviter les lieux communs et les discours convenus. Comment se mène, concrètement, une enquête pastorale ?

**P. Daget.** - L'enquête pastorale comporte trois volets : une analyse structurale de la végétation des prés ; un examen critique du troupeau et des interventions de l'exploitant ; et l'étude de ses motivations et de la vie de sa famille. Le premier volet est de type phytosociologique<sup>2</sup>. Beaucoup de pastoralistes se sont arrêtés là. Le deuxième volet concerne les « pratiques ». Il a été largement développé dans tous les centres de gestion et les établissements d'enseignement agricoles. Les tenants de « l'étude des pratiques » sautent le premier volet pour ne développer que celui-ci. Quant au troisième, il est plus intime. Faute d'avoir reçu une formation adaptée, nous avons dû, mon collègue Poissonet et moi-même, improviser notre méthode d'approche. Avec ce dernier volet, je pense qu'une enquête pastorale complète se rapproche beaucoup plus d'une enquête sociologique que d'une enquête agronomique. Il faut choisir le bon moment, celui où l'interlocuteur est disponible. Il faut prendre son temps : une enquête pastorale bien faite ne peut se faire en une demi-heure ni avec un questionnaire que l'on coche. Il faut discuter avec les éleveurs, parler de choses et d'autres. Et il faut revenir sur les mêmes points de différentes façons, aborder une question par différents biais et voir si les réponses qu'on obtient se recoupent. Si elles ne se recoupent pas, il faut revenir pour comprendre les raisons pour lesquelles votre interlocuteur vous a donné deux réponses différentes.

Il faut vivre avec les gens. Quand Bernus<sup>3</sup> est allé vivre avec les Touaregs, quand Chapelle est allé vivre avec les Toubous<sup>4</sup> ou Tubiana chez les Béri<sup>5</sup>, ils ont beaucoup appris parce qu'ils sont devenus amis avec les gens qui les hébergeaient. Ils ont suivi leurs déplacements et « essuyé les mêmes plâtres » qu'eux pendant plusieurs mois. La famille ou la tribu qui les héberge voit ainsi qu'il ne s'agit pas de fantaisistes qui viennent juste faire un tour et auxquels on peut raconter n'importe quoi puisqu'ils ne pourront pas vérifier. Quand on vit avec eux, on peut vérifier. On ne peut pas vous dire qu'il y a 25 chameaux s'il y en a 50 parce qu'on le voit bien. On arrive à établir un vrai dialogue avec les gens

<sup>2</sup> Les méthodes d'enquête initiées par J. Braun Blanquet (*Pflanzensoziologie*, 1927) ont été exposées en détail par Godron, M. et al., 1968. Code pour l'étude de la végétation et de son milieu, CNRS, Paris, 275 p. Cet ouvrage est fortement inspiré du *Soil survey manual*, USDA, Washington, 195, 504 p.

<sup>3</sup> Bernus, E., 1991. Touaregs, chronique de l'Awazak. Editions Plume, Paris, 175 p.

<sup>4</sup> Chapelle, J., 1950 (rééd. 1982). Nomades noirs du Sahara. L'Harmattan, Paris, 450 p.

<sup>5</sup> Tubiana, M., J., 1985. Des troupeaux et des femmes. L'Harmattan, Paris, 390 p.

quand on prend le temps. Il faut que l'éleveur comprenne que vous parlez le même langage et que vous comprenez ses problèmes de l'intérieur, que vous les vivez avec lui. Alors, il vous raconte tout.

**E. Faugère.** - Le pastoraliste et l'ethnologue utilisent donc des techniques d'enquête similaires. Le croisement et le recoupement des informations que vous venez d'évoquer s'appellent, en ethnologie, la triangulation. Comme J.-P. Olivier de Sardan l'a bien décrit, en plus de ce procédé d'enquête, l'ethnographe procède par itération – il suit les réseaux sociaux du milieu étudié, la dynamique de l'enquête suscitant ainsi son propre cheminement – et par saturation des « données » – au bout d'un certain temps, sur le problème étudié, la productivité des entretiens, des discussions informelles et des observations décroît. C'est le signe que l'on a fait le tour des représentations pour le champ d'investigation choisi<sup>6</sup>. Vous pointez également du doigt un élément essentiel et récurrent de la vie sociale : le décalage entre les discours et les pratiques. Comme le pastoraliste que vous décrivez, l'ethnographe ne se contente pas de ce que les acteurs sociaux disent de leurs pratiques. Il observe, en direct et en situation, ces pratiques effectives. Poussons plus avant cette comparaison : est-ce que les pastoralistes, comme les ethnologues, deviennent des spécialistes d'une aire géographique et culturelle ?

**P. Daget.** - Oui. Il y a des spécialistes qui sont restés très longtemps dans certaines régions et qui les connaissent à fond. Mais ils ne connaissent pas toujours les hommes qui y vivent. Certains ont longtemps vécu sur le terrain chez les éleveurs qu'ils ont bien compris. Ils auraient pu le traduire dans leurs rapports mais on ne le leur demandait pas. Ce n'était pas la question qu'on leur posait. Donc ils ne parlent que de la partie végétation et de son amélioration. D'autres sont restés à la question qu'on leur posait à savoir l'étude de la végétation de tel secteur. Ils n'ont fait qu'étudier, souvent très bien, la végétation. Mais les raisons pour lesquelles l'éleveur agit de telles et telles manières sur son troupeau et donc sur son herbe, on n'en sait rien. À l'heure actuelle, les pastoralistes sont beaucoup plus portés sur l'analyse des systèmes qu'il y a 20 ou 30 ans. Ils commencent à comprendre que cet aspect là doit faire l'objet d'études sérieuses. Mais

l'approche de la réaction de l'homme est trop formelle. J'irai peut-être jusqu'à dire qu'elle est trop mathématique, trop souvent prisonnière de modèles avec des cases préétablies. Une telle approche ne donne pas grand chose sur le plan humain ni d'ailleurs sur celui de l'herbe ! C'est peut-être parce que je suis vieux, mais je pense que la seule chose vraiment efficace c'est de comprendre les gens et pour cela, d'avoir suffisamment vécu avec eux.

**E. Faugère.** - Ce que vous dites sur l'aspect trop formel, mathématique et modélisé des approches du monde social réalisées par certains de vos collègues pastoralistes ressemble à la manière dont les « développeurs » appréhendent le monde social. Comme l'ont bien montré plusieurs auteurs<sup>7</sup>, les « développeurs » doivent se construire une image très particulière des mondes sociaux sur lesquels ils projettent d'agir. Ils doivent penser et dire que ces mondes sont gérables, manœuvrables, prévisibles. Ils tendent ainsi à chosifier le social et à techniciser les problèmes à résoudre. Ils se construisent alors une sorte de faux savoir des réalités locales, ignorant une grande partie de ce qui se passe effectivement sur le terrain, pour que le projet ou la politique de développement puisse perdurer<sup>8</sup>.

L'approche que vous prônez pour les pastoralistes semble être marginale. Quels autres pastoralistes vont dans votre sens, en France et à l'étranger ?

**P. Daget.** - En France, en dehors de M. Poissonet et de moi-même, il n'y a pas grand monde. Certains commencent à le dire de façon plus feutrée. Ça commence un peu à se généraliser. Au niveau international, les approches sont différentes. Les écoles anglo-saxonnes sont beaucoup plus pragmatiques que les écoles françaises. Ils abordent les problèmes de façon totalement différente. Mais c'est la deuxième moitié qui manque souvent ! L'étude n'est complète que si elle comporte ses deux moitiés, c'est-à-dire si l'on a bien compris les humains et si on a bien compris les herbes. Les études anglo-saxonnes vous donnent le détail de la façon dont fonctionne le troupeau et de la façon dont les pasteurs gèrent leur affaire. Mais on ne sait pas ce

<sup>6</sup> Cf. Olivier de Sardan, J. P., 1995. La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie, Enquêtes 1, Marseille. Pour une description détaillée de l'enquête ethnographique, voir également l'excellent ouvrage de méthode de S. Beaud et F. Weber, 1998, Guide de l'enquête de terrain, La Découverte, Paris ; ainsi que le non moins excellent article d'Olivier Schwartz, 1993, L'empirisme irréductible, in N. Anderson, Le Hobo, Postface Nathan, Paris : 265-308.

<sup>7</sup> Notamment James Ferguson dans son livre décapant et passionnant : Ferguson, J., 1997. The Anti-Politics Machine, University of Minnesota Press: 1-320. Voir également : Mosse, D., 1997, The Ideology and Politics of Community Participation: Tank Irrigation Development in Colonial and Contemporary Tamil Nadu, in *Discourses of Development*, Grillo and Stirrat (ed.), Berg: 255-291 ; Q. van Ufford, P., 1997, Knowledge and Ignorance in the Practices of Development Policy, in *an Anthropological Critique of Development. The Growth of Ignorance*, Hobart (ed.), Eidos, Routledge: 135-60.

<sup>8</sup> Cf. Faugère, E., 2000. Regards sur la culture développementiste : représentations et effets non intentionnels, Document Scientifique 20, GRET, Paris.



**Philippe Daget**, né le 30 septembre 1935 à Gand (Belgique) de parents français. Ingénieur agronome (Paris, 1958), docteur en écologie (1968, université de Montpellier), docteur ès sciences (1978). Ingénieur de recherches au Cnrs, au Centre d'Études phytosociologiques et écologiques de Montpellier (1963 à 1988), à l'Institut de botanique de Montpellier (1988 à 1992) et au Centre International de Coopération Agronomique pour le Développement (Cirad, 1992 à 2001). Conservateur des herbiers du Cirad.

Membre fondateur de l'Association Française de Pastoralisme, membre de la Société botanique de France.

Auteur de plus de 300 publications en écologie

générale, pastoralisme, climatologie et biogéographie dont les principaux :

1968, (seconde édition en 1980) *Relevé méthodique de la végétation et du milieu*, code et transcription sur cartes perforées. Paris, France, CNRS, 300 p. (en collaboration avec L. Emberger, M. Godron, E. Le Floc'h, G. Long, J. Poissonet, Ch. Sauvage et J.P. Wacquant)

1995 - *Pastoralisme - Troupeaux, espaces et sociétés*. Collection « universités francophones », AUPELF-UREF, Paris, France, Hatier, 510 p. (éditeur en collaboration avec M. Godron)

2000 - *Quelques méthodes de terrain en pastoralisme et leur interprétation*. In Bornard, A. et Brau-Nogué, C. Edit., *Le pastoralisme en France à l'aube des années 2000*, Editions de la Cardère, Morières, Pastum, HS : 209-216 (en collaboration avec J. Poissonet et C. Brau-Nogué).

que ces troupeaux mangent ! On a trouvé des documents traitant de l'élevage dans une région sans qu'un seul nom d'herbe ne soit cité dans les 200 pages du livre ! Que mangent les vaches ? Une substance indéterminée, verdâtre, qui pousse toute seule sur le sol ! Si vous décrivez la façon dont tourne un troupeau sans décrire ce qu'il mange, vous passez aussi à côté d'une partie importante du problème. L'alimentation, c'est majeur ! L'approche anglo-saxonne est beaucoup plus pragmatique et plus sensible à l'impact des hommes sur le pâturage que ne l'a été jusqu'ici l'approche française. Mais elle sous-estime l'analyse du pâturage. Les Français, c'est le contraire. Ils ont surestimé l'analyse du pâturage et sous-estimé les humains.

**E. Faugère.** - En vous écoutant, je pense évidemment à certains anthropologues des sciences et des techniques qui, dans la mouvance de B. Latour, insistent sur l'importance, pour l'anthropologue et le sociologue, d'étudier tout à la fois les humains et les non humains. Pour eux, les objets, qu'ils appellent les « non humains » sont de véritables acteurs des situations sociales dans lesquels ils sont présents. Ils proposent donc de les intégrer pleinement dans leur analyse en montrant comment et en quoi ils jouent un rôle, ils déterminent en partie les actions sociales. Pour B. Latour, il faut traiter les

choses comme des faits sociaux. Si les acteurs sociaux attribuent toujours du sens à leurs actions et aux objets qu'ils manipulent, les propriétés matérielles de ces objets conditionnent également, dans une certaine mesure, non seulement les usages qui peuvent en être faits mais également les représentations que les acteurs sociaux s'en font. Ainsi, dans votre exemple, l'ethnologue devrait restituer aux propriétés intrinsèques des herbes, à leur matérialité, une efficacité, un certain pouvoir : celui d'influer, en partie, dans les situations sociales dans lesquelles elles sont prises, dans lesquelles elles interviennent.

Si vous mettez, dans le même village, un pastoraliste et un ethnologue qui travaille sur les éleveurs, est-ce qu'ils feraient la même chose ?

**P. Daget.** - Oui, ils devraient pratiquement faire la même chose. Si l'ethnologue veut être vraiment complet, il va devoir se pencher sur la nature des plantes que mangent les bêtes. Et si le pastoraliste veut être vraiment complet, il faut qu'il se penche sur la psychologie des gens qui dirigent les troupeaux qui mangent les plantes. Donc, au bout, ils vont faire le même boulot. L'un mettra un peu plus l'accent sur un aspect du travail, l'autre mettra l'accent sur un autre aspect du travail. L'idéal serait qu'ils travaillent ensemble.

**E. Faugère.**- Les ethnologues qui travaillent chez des agriculteurs ou des éleveurs n'ont peut-être pas suffisamment conscience de l'importance de la plante et de l'animal ni donc qu'ils devraient acquérir des connaissances plus agronomiques. On pourrait imaginer une formation plus ethnologique pour les agronomes et plus agronomique pour les ethnologues qui travaillent auprès de ces populations. Et peut-être faudrait-il des binômes qui travaillent ensemble sur le terrain ?

**P. Daget.**- Oui, je crois qu'il y a vraiment là, la possibilité d'un développement de la compréhension de ces systèmes. Et on ne l'aura pas autrement. On pourra donner des descriptions absolu-

ment passionnantes d'un aspect de la chose mais pas de l'ensemble du fonctionnement. Les gens, ça ne s'aborde pas n'importe comment. Il y a des précautions à prendre. C'est un travail délicat mais indispensable. Les ethnologues en connaissent bien les difficultés mais les agronomes ne le savent pas suffisamment. Les ethnologues n'ont pas suffisamment conscience que leur domaine d'activité est très important pour l'agronome et le pastoraliste et qu'en fait, il ya bien des choses en commun. Je pense que si on faisait des binômes comme ça, on arriverait à obtenir des compréhensions beaucoup plus complètes du fonctionnement du système et par conséquent, de ses possibilités d'adaptation à l'évolution sociale actuelle.

Available online at [www.sciencedirect.com](http://www.sciencedirect.com)

SCIENCE @ DIRECT®